

- 68 -

Comme Claude Vigée, Albert Camus est profondément enraciné dans sa terre natale, même s'il a passé une partie de sa vie loin d'elle. Certes, l'Algérie n'est pas l'Alsace (même si les sonorités créent un rapprochement inattendu...) ; mais leur enracinement respectif a sans doute compté dans la proximité qui s'est établie entre les deux hommes dès leur rencontre en 1955.<sup>1</sup> Il en va, en effet, de leur expérience – essentielle pour chacun des deux – de l'exil et du royaume.<sup>2</sup> Exil / royaume, ce sont des notions que l'on trouve sous la plume de Camus avant même qu'il ait dû quitter l'Algérie, même si c'est bien plus tard, en 1957, qu'il livrera la quintessence de sa méditation sur ce sujet dans les nouvelles de *L'Exil et le Royaume*. L'exil, selon lui, est une donnée fondamentale de la condition humaine : l'être humain, en effet, vit presque toujours coupé de ce à quoi il aspire – et dont il sait qu'il s'y épanouirait. Quant au royaume, Camus le revendique, dès ses textes de jeunesse, comme pleinement et uniquement humain, sans référence à une transcendance mais avec un sens aigu du sacré, que Claude Vigée a admirablement analysé.<sup>3</sup> Mais son expérience propre de l'exil et du royaume est essentiellement liée à cette Algérie où il est né en 1913 : partout ailleurs, il se sent en exil. Or il doit la quitter en 1940, à la fois pour trouver du travail (ses prises de position courageuses l'ont condamné au chômage en tant que journaliste) et pour soigner sa tuberculose. Il vit dès lors en métropole ; ni sa vie professionnelle ni sa vie familiale ne lui permettent de retourner en Algérie ; il n'y fait plus que des séjours épisodiques (quoique réguliers). De surcroît, il pressent vite que ceux qu'on appellera bientôt les pieds-noirs devront quitter l'Algérie, ce qui signifie pour lui une coupure plus radicale encore. Dès lors, il vit dans la douleur par rapport à son pays : « J'ai mal à l'Algérie, en ce moment comme d'autres ont mal aux poumons. »<sup>4</sup> C'est cette expérience de l'Algérie que je vais tenter d'esquisser (trop) brièvement. Je la mettrai sous le signe de cette déclaration de Camus en janvier 1956, quand il va à Alger plaider pour une « Trêve civile » : « En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre, j'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. »<sup>5</sup>

1 Proximité que la mort accidentelle de Camus en janvier 1960 n'a pas rompue, comme en témoignent les beaux textes de Claude Vigée. Les deux écrivains ont également en commun leur engagement dans la Résistance, l'un et l'autre n'ayant pas voulu se dérober à l'Histoire. Il faudrait également creuser leur rapport à la parole empêchée dans l'enfance, même s'ils l'ont vécue sous des modes différents. Ils se rencontrent à plusieurs reprises. Camus appuie la publication de *L'Été indien* chez Gallimard en 1957.

2 Voir le bel article d'Anne Mounic, « De la fidélité à l'origine et au royaume : Albert Camus et Claude Vigée », *Peut-être*, Revue poétique et philosophique, Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, n° 4, 2013, pp. 80-98.

3 Claude Vigée, « La nostalgie du sacré chez Albert Camus », *NRF*, n° 87, « Hommage à Albert Camus », mars 1960, pp. 527-536. A propos des essais de Claude Vigée sur Albert Camus, voir l'analyse d'Anne Mounic, « Claude Vigée et Albert Camus : 'Pèlerins incertains de la joie, avançant au cœur de la menace' » (*Temporel* n° 4, 2007, revue en ligne : <http://temporel.fr/Albert-Camus-et-Claude-Vigee>)

4 Albert Camus, « Lettre à un militant algérien », *Actuelles III. Chroniques algériennes, Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol. 2006-2008 [désormais désigné par OC suivi du numéro du volume] OC IV, p. 352.

5 A. Camus, « Appel pour une trêve civile en Algérie », *Actuelles III. Chroniques algériennes*, OC IV, p. 379. Sur le sujet, voir l'article de

Camus a chanté l'Algérie d'une manière inoubliable, au point d'être envié par les écrivains algériens eux-mêmes. L'un d'eux, Abdelkader Djemâï, parle de « la passion forte et féconde qu'il [Camus] avait pour cette terre dont il a su, en refusant le cliché et la carte postale, traduire les beautés, les vibrations, les promesses et les fragilités »<sup>6</sup>. Bien sûr, l'éblouissement de l'Algérie vient se résumer en Tipasa, lieu imbibé d'une sorte de sacré païen ; et nous avons tous en tête les premières lignes de « Noces à Tipasa » : « Au printemps, Tipasa est habité par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes [...] »<sup>7</sup> Mais Camus a également chanté la baie d'Alger, les Hauts-Plateaux de Djémila et aussi le désert – qu'il a découvert lors d'un voyage solitaire qu'il y fit en 1952. Il en a rapporté des évocations d'autant plus envoûtantes qu'il les a confiées à une sensibilité féminine, celle de Janine, point de vue central de la nouvelle « La Femme adultère ». Janine qui, à quarante ans, mène une existence médiocre, a l'impression de passer à côté de sa vie ; du haut du fortin d'une oasis, elle regarde le désert et un campement des nomades ; et le chant qui monte alors célèbre – indissolublement liés – le pays et ses habitants :

Sans maisons, coupés du monde, ils étaient une poignée à errer sur le vaste territoire qu'elle découvrait du regard, et qui n'était cependant qu'une partie dérisoire d'un espace encore plus grand, dont la fuite vertigineuse ne s'arrêtait qu'à des milliers de kilomètres plus au sud, là où le premier fleuve féconde enfin la forêt. Depuis toujours, sur la terre sèche, raclée jusqu'à l'os, de ce pays démesuré, quelques hommes cheminaient sans trêve, qui ne possédaient rien mais ne servaient personne, seigneurs misérables et libres d'un étrange royaume. Janine ne savait pas pourquoi cette idée l'emplissait d'une tristesse si douce et si vaste qu'elle lui fermait les yeux. Elle savait seulement que ce royaume, de tout temps, lui avait été promis et que jamais, pourtant, il ne serait le sien, plus jamais, sinon à ce fugitif instant, peut-être, où elle rouvrit les yeux sur le ciel soudain immobile, et sur ses flots de lumière figée, pendant que les voix qui montaient de la ville arabe se tassaient brusquement. Il lui sembla que le cours du monde venait alors de s'arrêter et que personne, à partir de cet instant, ne vieillirait plus ni ne mourrait.<sup>8</sup>

Dans le même recueil de nouvelles, sur un mode moins lyrique, l'instituteur Daru, qui a choisi de vivre sur les Hauts-Plateaux brûlés par le soleil en été et par le froid en hiver, a une certitude, que le narrateur commente sobrement au cours du face à face entre Daru et le prisonnier arabe qu'il héberge pour une nuit : « Dans ce désert, personne, ni lui ni son hôte n'étaient rien. Et pourtant, hors de ce désert, ni l'un ni l'autre, Daru le savait, n'auraient pu vivre vraiment. »<sup>9</sup>

Rien ne remplace pour Camus le paysage algérien. On a souvent dit qu'il avait choisi la maison de Lourmarin en raison du paysage, qui y était le plus proche du paysage algérien. Mais dans le Lubéron, aussi splendide soit-il, il n'y a pas la mer ni la démesure de l'Algérie. Camus est passionnément attaché à la terre, à la lumière de l'Algérie ;

---

Dabarati Sanyal, « Écologies de l'appartenance chez Camus », *Albert Camus au quotidien*, André Benhaïm et Aymeric Glacet dir. Villeneuve d'Ascq (Lille 3) : Presses du Septentrion, 2013, pp. 121-140.

6 Abdelkader Djemâï, « Frère de soleil », *Cahier de L'Herne Albert Camus*, sous la direction de Raymond Gay-Crosier et Agnès Spiquel-Courdille. Paris : Editions de L'Herne, 2013, p. 306.

7 A. Camus, « Noces à Tipasa », *Noces*, OC I, p. 105.

8 A. Camus, « La Femme adultère », *L'Exil et le Royaume*, OC IV, pp. 13-14.

9 A. Camus, « L'Hôte », *L'Exil et le Royaume*, OC IV, p. 52.

elles ont pour lui, qui a pourtant éperdument aimé l'Italie et la Grèce, quelque chose de spécifique que n'ont pas les autres pays méditerranéens.

C'est que Camus ne dissocie pas le paysage et les hommes. On le voit nettement à la manière dont les premières phrases du *Premier Homme* situent les pauvres occupants de la carriole cahotante dans l'immensité de l'espace et du temps.<sup>10</sup> L'Algérie, pays de conquêtes et de migrations successives, le fascine par les civilisations très différentes qui l'ont marquée ; la coexistence d'éléments disparates et contradictoires est, certes, source de conflits douloureux mais aussi exigence d'un avenir à inventer : « Sur cette terre sont réunis un million de Français établis depuis un siècle, des millions de musulmans, Arabes et Berbères, installés depuis des siècles, plusieurs communautés religieuses, fortes et vivantes. Ces hommes doivent vivre ensemble, à ce carrefour de routes et de races où l'histoire les a placés. »<sup>11</sup> Le roman inachevé insiste sur les vagues de conquérants et de migrants qui se sont succédé en Algérie depuis l'ère romaine. Cela ne vise pas à atténuer la responsabilité des oppresseurs, mais à prôner la fraternité entre tous ces peuples enracinés en Algérie, donc à y instaurer l'égalité et la justice : ce qui revient « à naître aux autres, à l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre et dont ils devaient reconnaître maintenant la fraternité de race et de destin »<sup>12</sup>.

Camus se sent lié aux hommes d'Algérie. Mais, s'il est en contact étroit avec des « indigènes » dès ses premiers engagements à Alger dans les années 30, et qu'il conserve toute sa vie des amis arabo-berbères, on a raison de souligner qu'il n'étudie pas de près la civilisation arabe et n'apprend pas la langue arabe. Parmi ceux qu'à l'époque on appelle les « Algériens », c'est-à-dire les Européens d'Algérie, c'est sur les petits-blancs du quartier pauvre de son enfance qu'il porte un regard tendrement critique. Il a pourtant le sentiment profond d'une communauté d'écrivains « algériens », arabes et européens ; en 1957, il écrit à Mouloud Feraoun, devenu son ami : « Si par-dessus les injustices et les crimes, une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite. Pour ma part, je ne me suis pas encore résigné à cette séparation. »<sup>13</sup>

Même inachevé, son roman *Le Premier Homme*, qu'il prévoyait comme sa grande œuvre, montre comment il voulait prendre à bras le corps le drame de l'Algérie, et son rapport à celle-ci. Dans sa « Recherche du père », Jacques Cormery, projection de Camus dans la fiction, médite sur son enracinement, sur son appartenance au monde des petits-blancs, pauvres pour la plupart, et reconnaît qu'« il fai[t] partie aussi de la tribu »<sup>14</sup>. Tout le livre témoigne de l'enracinement de cette « tribu » en Algérie depuis plus d'un siècle, et de la proximité tendue que le système colonial engendre entre les deux communautés : « [...] avec autour de lui ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé,

10 A. Camus, *Le Premier Homme*, OC IV, p. 741. Il faut d'ailleurs souligner l'injonction que Camus se lance à lui-même en marge du manuscrit : « Ajouter anonymat géologique. Terre et mer. »

11 A. Camus, « Appel pour une trêve civile en Algérie », *op. cit.*, p. 375

12 A. Camus, *Le Premier Homme*, OC IV, p. 861.

13 Mouloud Feraoun rapporte cette phrase dans le numéro de la revue oranaise *Simoun*, intitulé *Camus l'algérien* et consacré en 1960 à Camus qui vient de mourir.

14 A. Camus, *Le Premier Homme*, OC IV, p. 860. « Recherche du père » est le titre de la première partie de l'ouvrage, tel que nous l'avons d'après le manuscrit que Camus avait avec lui au moment de l'accident mortel.



Tipasa, 1968. Photographie de Guy Braun.  
Détail, p. 73.

qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et, le soir venu, ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, [...]. »<sup>15</sup> A cause de cet enracinement et malgré cette tension, *Le Premier Homme* aurait été – les esquisses et brouillons en témoignent – un plaidoyer pour une fin du système colonial qui ne signifie pas l'éviction des Européens de cette Algérie nouvelle. Le roman inachevé reprend sur un autre mode les affirmations du recueil politique *Chroniques algériennes* (1958) où Camus expliquait sa position par rapport aux revendications indépendantistes et les raisons pour lesquelles il refusait de soutenir le FLN.

A travers l'expérience de cette « tribu » des petits-blancs arrivée en Algérie au XIX<sup>e</sup> siècle et sans doute bientôt condamnée à en partir, Camus dans *Le Premier Homme* médite sur les exils, sur les identités collectives précaires et menacées, sur les guerres fratricides, sur le difficile rapport à l'altérité. Son rapport à l'Algérie devient alors voie d'une ouverture à l'universel, sur un mode autre que dans ses œuvres précédentes ou dans ses engagements politiques. Et cette ouverture est directement liée à l'approfondissement de sa méditation sur l'exil et le royaume, qui donnera naissance à son beau recueil de nouvelles, publié en 1957, c'est-à-dire en pleine guerre d'Algérie : l'Algérie sera intensément présente dans *L'Exil et le Royaume*, dans les nouvelles majeures que sont « La Femme adultère », « Les Muets » et « L'Hôte » ; elles disent bien qu'il n'est de royaume que fragile et éphémère, et qu'il existe aussi de faux royaumes où l'essentiel est trahi.

Mais, dès avant cette date, l'Algérie avait été pour Camus le lieu d'une expérience capitale. La publication de *L'Homme révolté* en 1951, où se lit entre autres une condamnation sans appel du stalinisme, déclenche de plusieurs côtés à la fois une levée de boucliers, la plus violente émanant des *Temps modernes*. Certes, ni le milieu des intellectuels de gauche, ni Paris globalement n'ont jamais été pour lui des royaumes. Mais son exil en métropole se double dès lors de cet exil qu'est l'incompréhension générale, surtout quand elle s'accompagne d'attaques *ad hominem*. Les *Carnets* de Camus portent la trace de sa souffrance.

C'est dans ce contexte que se situe son long voyage dans le sud algérien en décembre 1952 ; il y parcourt seul les oasis. Au retour il écrit à un ami : « Je suis rentré d'Algérie redressé et pacifié. Ce pays et ces hommes me rendent toujours à moi-même. »<sup>16</sup> Outre « La Femme adultère » que nous avons évoqué, il se met à écrire un essai « Retour à Tipasa » qui prendra place dans le recueil *L'Été* en 1954. L'Algérie lui a permis de saisir et de dire quelque chose d'essentiel : le royaume intérieur. En effet, si l'on confronte l'essai de 1952 et « Noces à Tipasa », écrit avant la guerre, on mesure le chemin parcouru. A revenir sur les lieux de l'éblouissement d'autrefois, Camus mesure combien, happé par les ténèbres de l'Histoire à laquelle il n'a pas le droit de se dérober, l'être ne peut se reposer dans aucun royaume. Le texte dit admirablement la détresse de l'innocence perdue, symbolisée par la perte de Tipasa. Mais cette détresse n'est pas le dernier mot ; à Tipasa, donc en Algérie, Camus acquiert pour toujours la certitude de l'existence du royaume intérieur :

[J]e redécouvrais à Tipasa qu'il fallait garder intactes en soi une fraîcheur, une source de joie, aimer le

15 *Ibid.*, p. 912.

16 Lettre à Claude Ravard, le 15 janvier 1953, citée par Olivier Todd, *Albert Camus. Une vie* (1996). Paris : Gallimard, coll. « Folio », p. 797.

jour qui échappe à l'injustice, et retourner au combat avec cette lumière conquise. Je retrouvais ici l'ancienne beauté, un ciel jeune, et je mesurais ma chance, comprenant enfin que dans les pires années de notre folie le souvenir de ce ciel ne m'avait jamais quitté. C'était lui qui pour finir m'avait empêché de désespérer. J'avais toujours su que les ruines de Tipasa étaient plus jeunes que nos chantiers ou nos décombres. Le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve. O lumière ! c'est le cri de tous les personnages placés, dans le drame antique, devant leur destin. Ce recours dernier était aussi le nôtre et je le savais maintenant. Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.<sup>17</sup>

---

17 A. Camus, « Retour à Tipasa », *L'Été*, OC III, p. 613.

